

ANDRÉS SEGOVIA M'A RACONTÉ

Anecdote : comment Manuel de Falla soignait ses relations avec la divine Providence.



Segovia à l'époque de son voyage avec de Falla.

« Au début des années 1930, nous conta un jour Andrés Ségovia, je fis une tournée en Extrême-Orient. A mon retour à Barcelone, où j'avais élu domicile, une invitation m'attendait : je devais jouer au Festival de Venise. J'apprenais par le même courrier que Manuel de Falla devait aussi s'y rendre pour diriger son « Retablo ». Alors, je lui envoyai un télégramme ainsi conçu : « Dites-moi si vous acceptez que je vous prenne avec ma voiture à la frontière de Barcelone. Je propose de faire le voyage en prenant du temps afin de profiter de notre promenade et de pouvoir nous arrêter où nous voulons... »

Il accepta immédiatement, en suggérant d'emmener avec nous un de ses amis, professeur de Droit politique à l'Université de Grenade, qui assumait en quelque sorte le rôle de secrétaire du compositeur, sans en porter le titre, bien entendu. Nous avons fait ce voyage aller et retour en vingt-cinq jours. Vingt-cinq journées pimentées d'anecdotes délicieuses. Manuel de Falla, est-il besoin de le dire, était un homme d'une extrême délicatesse. Par exemple, il se sentait profondément blessé à la seule idée qu'il puisse inconsciemment choquer son interlocuteur... Cependant, il reste que les impré-

sarios et les éditeurs le craignaient, car il était d'une intransigeance rigoureuse. En fait, il était aussi intransigeant en affaires qu'en matière de religion. Falla, c'est connu, était un grand mystique. Sa sœur a bien tenté de réduire ses sentiments religieux à la simple dimension de la bigoterie, mais sans jamais y parvenir...

Nous voici donc sur les routes. Imaginez la joie et le plaisir que l'on peut ressentir en partant à la fraîcheur d'un matin d'été. Dans cette région qui longe la Méditerranée, c'est un délice, car on peut alors profiter des paysages, des monuments, des villages perchés, des beautés de la nature. Mais avec Falla, c'était impossible ! Il n'acceptait de partir qu'après le déjeuner. Il emportait toujours avec lui une espèce d'« armoire à médicaments ». Avec une rigueur sans pareille, il respectait les ordonnances que les médecins lui avaient prescrites au cours des trentes années antérieures. C'était, bien entendu, une accumulation incroyable de remèdes et il s'obligeait à les prendre tous, chacun en son temps, naturellement. C'était une cérémonie qui ne prenait fin qu'après le déjeuner. Intrigué par ce manège, un jour, je m'en ouvris à lui :

— Don Manuel, comment est-il possible qu'un être aussi pieux que vous ait si peu de confiance dans la divine Providence qu'il soigne aussi jalousement sa santé physique ?

Il fut profondément touché par ma réflexion, resta pensif quelques secondes, et me répondit :

— Mon cher, c'est que je ne veux pas laisser à la Providence la peine de prendre soin de ma santé. C'est pour cela que je suis si méticuleux. Voyez-vous, je me sens comme le petit âne qui porte les reliques, comme nous l'enseigne la Bible. Sur son passage, les gens s'agenouillent pour vénérer les reliques et le petit âne croit que cette vénération lui est adressée. Dès lors je ne crois pas que je doive imposer à la divine Providence ce surcroît de tracas pour mon simple corps...
Le lendemain, il me prit en aparté.

— Puis-je vous demander un service ?
— Je vous en prie...
— Eh bien, ne racontez pas notre conversation d'hier. Beaucoup en déduiraient que je manque de piété... »